

**Jean-Michel
Vignolle**

**Et il quitta la nuit
sans lune ni étoiles...**

Extrait

Quelques éléments pour la lecture...

Un Pingailh – prononcer *aïe* –, évoque, en gascon, un individu très grand et très maigre par analogie avec le pin des Landes. Pamparrot – bien faire sonner le *t* final –, tire son nom de la *pamparre*, c'est-à-dire de la « bedaine » en langage local.

À Bouricos, dans le quartier de Pontenx-les-Forges, la chapelle du XII^e siècle existe ainsi que le pin franc. L'*Espitau* aussi, mais il est peu probable qu'il ait été érigé par Pamparrot... La traduction d'*Espitau* est « hôpital », mais il ne faut pas considérer ce mot dans son sens actuel : c'était un lieu d'accueil des voyageurs et des pèlerins où ils pouvaient se reposer, soigner leurs blessures dues à la marche et reprendre des forces avant une nouvelle étape. Il pouvait se trouver au sein d'un édifice religieux – souvent un monastère –, ou à proximité immédiate.

Le terme « paroisse » est utilisé dans son acception de l'ancien régime et correspond au bourg, à la commune.

Le récit pourrait se situer vers la fin du XVII^e siècle. Dans le midi (Sud), on ne parle qu'occitan ou langue d'Oc. Les pèlerins qui viennent du Nord de la France s'expriment en Français ou langue d'Oil. On peut supposer que la communication était réduite, voire difficile ou inexistante...

La coutume – jusqu'au milieu du XX^e siècle –, voulait que, à la campagne, on désignât les personnes par leur nom de baptême suivi du nom de la ferme où ils vivaient : par exemple, dans Augustin de Traouquelanne, il n'y a aucune marque de particule ou de noblesse.

La tradition de la Saint-Martin – jour où les métayers apportaient leur part de récolte aux Mèstes, où ceux qui avaient reçu leur congé devaient quitter la ferme avec leurs maigres affaires –, remonte au XIX^e et a perduré jusqu'au début du XX^e. Existait-elle avant ? Peut-être...

Certaines manifestations ont une base évoquée par d'autres auteurs. Par exemple, Monsieur de Saint-Amans, dans son ouvrage *Voyage dans les Landes* imprimé en 1818, fait allusion à la

foire nocturne des cloches qu'il situe à Lubon... Le « poulailler » est bien visible dans l'église de Santo Domingo de la Calzada. En revanche, les traditions des funérailles telles que racontées lors des obsèques de Pamparrot – allée de bougies, cordelette à nouer –, sont imaginaires.

Et il quitta la nuit sans lune et sans étoiles doit beaucoup à Cervantés, certes, mais aussi au *Capitaine Alatriste* d'Arturo Pérez-Reverte (éditions Alfaguara) ainsi qu'à *La piedra del destino* de Jesús Maeso de la Torre (éditions Edhasa), dont je ne peux que recommander la lecture.

En ce qui concerne le gascon, que je comprends, que je parle (un peu), mais que je n'écris pas du tout, j'ai essentiellement consulté deux sites pour l'orthographe¹ et pour la conjugaison². Les mots gascons ou vernaculaires – isolés dans le texte –, sont suivis d'un astérisque et traduits dans l'index en fin de l'ouvrage. La remarque vaut pour les mots « espagnols » qui sont suivis d'un double astérisque.

¹ <http://www.pernoste.com>

² <http://www.locongres.org/fr>

CHAPITRE I

Où l'on fait connaissance de Mèste Pingailh

En un village de la lande rase du pays de Born que je ne peux oublier, demeurait il y a fort longtemps un gentilhomme, dernier descendant d'une vieille famille noble: les Pingailh de Bos, qui avaient possédé toute la paroisse de Bouricos et une grande partie de celle de Luë... Eudes Pingailh de Bos – tel était son nom –, n'avait plus que la ferme forte de Gréchoux, où trônait une cheminée remarquable bâtie avec les pierres de l'ancien château de Bouricos, la bibliothèque familiale dont les ouvrages avaient passionné les comtes successifs, *L'Espitau* qui accueillait les voyageurs et quelques terres. De la Maison de Bos, qui avait compté de très nombreux paysans, des bergers, des palefreniers, des gens d'armes, des cuisiniers et des gens de maison, il ne restait rien. Seule, la vieille Gracieta, petite bonne femme noire, toute ridée et toute sèche venait passer la journée à Gréchoux. Elle lavait son surcot, passait le balai dans la grande salle, nourrissait les trois poules et cueillait ce qui voulait bien pousser dans le jardin. Il lui était interdit de pénétrer dans la chambre de Mèste Pingailh... Quant à la cuisine, sa tâche se résumait à cuire – une fois par semaine –, un œuf sous la cendre dans lequel il plongeait des languettes de pain qu'elle apportait et, une fois l'an, le lundi de Pâques, elle cuisinait des œufs brouillés aux pointes d'asperges sauvages. En effet, il ne se nourrissait que de fruits secs, de graines, de *respounsous** au printemps, des raisins de la treille et des châtaignes grillées en automne. Déjà vieux – il avait dépassé les cinquante ans –, d'une taille de six pieds de haut et très maigre, il avait le visage effilé comme une lame de couteau d'où se détachaient un nez aquilin et deux points bleus comme le ciel de Juin. Une barbichette grisonnante accentuait la pointe de son menton.

Depuis la Toussaint, il avait entrepris la lecture des *Chroniques de Froissart* et le livre restait ouvert à la même page. Il n'arrivait pas à aller au-delà de ce passage qui narrait la fin du roi d'Ecosse,

Robert Bruce qui, sentant sa mort prochaine, réunit ses chevaliers les plus fidèles; il leur parla longuement, évoquant ses combats à leur tête et chargea Guillaume de Douglas d'exaucer son désir le plus cher: participer à une croisade... «Je veux, sitôt que je serai trépassé, que vous preniez le cœur de mon corps et le fassiez embaumer. (...) Emportez mon cœur avec vous pour le présenter au Saint-Sépulcre, là où notre seigneur fut enseveli, puisque le corps ne peut y aller. (...) Que partout où vous irez que l'on sache que vous emportez, en tant que messagers, le cœur du roi Robert d'Ecosse sur ses ordres puisque le corps ne peut y aller³».

Mèste Pingailh –ainsi le nommait-on à Bouricos–, était ébloui par l'amour des chevaliers écossais pour leur roi et il débordait d'admiration devant leur générosité et leur loyauté. Il essayait d'imaginer comment Douglas porterait le cœur embaumé de Robert. Il faudrait sans doute le placer dans un coffret, mais comment le porter? Sous le bras? Non, car il serait alors impossible de manier l'épée! En bandoulière? Certes pas. Le roi d'Ecosse devait assister au combat, face à l'ennemi! Il en conclut que le mieux serait de le porter sur la poitrine, suspendu au cou par une chaîne. Ainsi, tous – amis et sarrasins –, pourraient apercevoir le cœur de Robert d'Ecosse, à défaut de voir son corps. Lui, chevalier de Bouricos, exalté par la probité et la fidélité des nobles écossais, ne pourrait-il participer à la rédemption du roi d'Ecosse en combattant les Sarrasins?

Sans hésiter, il récupéra la lance et l'épée de son aïeul Enguerrand qui avait guerroyé aux côtés du Prince Noir puis, avec de la paille mouillée de vinaigre et du sable, il les frotta longuement pour en ôter la rouille et les affûta. Il accrocha un coffret à son cou et saisit l'épée. Oui, Douglas, preux chevalier écossais devait se présenter ainsi. Un frisson bref parcourut ses épaules, ses yeux se plissèrent et il se surprit à siffler quelques notes: *Tivirita-Ti*. Sans qu'il le voulût vraiment, son bras se mit en mouvement et, de taille et d'estoc, il mit en pièces le massacre

³ *Chroniques de Jean Froissart*, Lettres gothiques, Premier livre, Le livre de Poche, Paris, 2016, p.142. Traduction personnelle.

de sanglier qui trônait au-dessus du grand coffre de chêne. Peu à peu, sa fureur retomba: il était satisfait, il était Douglas. À présent, sus aux Sarrasins!

Une question effleura toutefois son esprit dérangé: comment les reconnaîtrait-il, lui qui n'en n'avait jamais vu? Au terme d'un long moment de réflexion, la réponse surgit claire et nette: il suffisait que les Sarrasins reconnussent en lui un chevalier de la croisade. Avec un bout de charbon de bois, il se mit en devoir de dessiner une croix sur son surcot qu'il enfila par-dessus la vieille cotte de mailles d'Enguerrand. Agenouillé devant l'armure de son ancêtre, dressée à côté de la cheminée, il entama une longue nuit de prières, les mains posées sur la garde de l'épée de son aïeul. Le lendemain matin, Gracieta le trouva étendu sur le sol, au pied de la cuirasse antique:

– *Çò que hètz aquí, Mèste? Qu'hètz cadut?* (Qu'est-ce que vous faites-là, Maître, vous êtes tombé?), demanda-t-elle, inquiète.

– *No, que hasí las pregàrias de cavalèr abans de partir a la crotzada.* (Non, je faisais mes prières de chevalier, avant de partir à la croisade.), répondit-il en se massant la joue, où le pommeau de l'épée sur lequel il s'était endormi avait laissé une trace rougeâtre de la taille d'un écu.

– *Çò qu'es aquò la crotzada?* (Qu'est-ce que c'est la croisade?), s'enquit la gouvernante, surprise par ce mot qu'elle entendait pour la première fois.

– *Que vau tuar sarrasins per la redempcion deu rei Robert!* (Je vais tuer des Sarrasins pour la rédemption du roi Robert!), énonça-t-il clairement tout en continuant à frotter sa joue et avant de la planter là, bouche bée et les bras ballants.

Equipé de pied en cap, arborant l'écu aux armes des Pingaill de Bos à son bras gauche, il sortit sur le chemin de Ticheneys. À mesure qu'il avançait, le même frisson parcourait ses épaules, ses yeux se plissèrent et il siffla *Tiririta-Ti*:

– Pour Robert! Pour l'Écosse! cria-t-il.

Il trancha net un pied d'osmonde royale, puis un jeune châtaignier qui ployait sur le chemin. Le brave chien de Truquehort, le forgeron, qui mendiait des caresses à tous les piétons de rencontre, échappa de justesse à sa lame impitoyable.

Petit à petit, son bras faiblit et se fit raisonnable. Ses vaines sorties quotidiennes effrayèrent certes bien des bergères et leurs brebis, des muletiers et leurs attelages et même quelques pèlerins que la croix noire dessinée sur l'habit de ce fou furieux ne rassurait pas vraiment. Alerté par nombre de ses paroissiens, le jeune curé de Bouricos entendit Mèste Pingailh en confession et, par le biais de questions aussi précises et pertinentes qu'anodines en apparence, il apprit l'origine de sa passion pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Il finit par le convaincre que l'Eglise avait renoncé depuis longtemps aux croisades et que des Sarrasins, à Bouricos, il n'y en avait point! Il lui demanda de remiser l'ouvrage de Froissart sur son étagère et de n'y plus toucher. Le chevalier obéit aux injonctions du serviteur de Dieu et rangea, avec regret, le coffret au grenier, se jurant de ne jamais oublier la conduite exemplaire des chevaliers d'Ecosse.

Désormais, ses lectures s'orientèrent vers les ouvrages de Chrétien de Troyes. Il eut très rapidement une affection particulière pour Yvain, le chevalier au lion. Son combat contre le serpent qui crachait des flammes et qui allait mettre à mal le lion l'enthousiasmait: il l'avait découpé en morceaux, de sa bonne épée! N'avait-il pas, dans la même journée, défié et vaincu Harpin de la montagne, ce géant sanguinaire qui avait enlevé les six fils d'un seigneur et menaçait de livrer sa fille à la prostitution; sauvé *in extremis* Lunette du bûcher en tuant les trois accusateurs mensongers? Il savourait particulièrement la délivrance d'Yvain, emmuré dans une tour isolée et sauvé par la fille de son géolier. La fin du chapitre fut la cause d'une grande confusion dans l'esprit plein de tumultes du chevalier de Bouricos: «Yvain demanda au seigneur d'envoyer ses quatre fils et sa fille auprès de monseigneur Gauvain pour lui raconter l'exploit qu'il venait d'accomplir car il est vain d'accomplir des prouesses si l'on ne fait pas en sorte qu'elles soient connues...»⁴

Ne demeurèrent gravés dans sa mémoire que les exploits du chevalier Yvain pour des demoiselles ou dames dont il n'acceptait aucune faveur d'aucune sorte et la nécessité de

⁴ Chrétien de Troyes, *Yvain le chevalier au lion*, adapté par Jean-Pierre Tusseau, L'Ecole des loisirs, Paris, 1993.

les faire connaître. Son cerveau agité eut tôt fait d'associer le fait d'armes – obligatoirement glorieux –, et la dame à qui il fallait en faire part sans tarder. Lui aussi se devait d'accomplir des prouesses pour une dame. Il lui fallait trouver celle pour qui il irait défier les êtres maléfiques, corrigerait les méchants et punirait les voleurs. Il se souvint alors de Léoncia fille de Turpin, laboureur à Pichelèbe, femme certes d'âge mûr mais honnête et travailleuse qui menait la ferme depuis la mort de son père. Il décida donc qu'elle serait la dame de ses pensées. Comme la conduite du chevalier Yvain lui paraissait la voie à suivre, il décida de reprendre le nom de ses ancêtres et donc de se nommer Mèste Eudes Pingailh de Bos, comte de Bouricos. Il lui manquait encore deux attributs pour parfaire sa condition de chevalier errant : il se mit donc en quête d'une monture et d'un écuyer.

Sur le chemin de *La Boèira*⁵, il croisa un paysan qui menait paître sa vache et l'interpela :

– *Hèi, brave òmi...* ! Connaitrais-tu un homme courageux qui saurait les chemins pour me guider ?

– *Adiu*, Mèste Pingailh, un homme courageux ? Ah, ce n'est pas simple... Pas simple du tout... Peut-être Pamparrot : c'est le plus vaillant de Bouricos et il connaît les *sendots*^{*}, les *trailles*^{*}, les *crastes*^{*} et tous les chemins de Saint-Paul jusqu'à Luë, répondit en souriant le paysan madré, pas fâché de jouer un bon tour à Pamparrot dont tout le monde savait qu'il avait peur de son ombre.

– Comment vais-je le reconnaître ?

– Vous ne pouvez pas vous tromper, Mèste : c'est un bon garçon, pas très grand, un peu rond, qui ne quitte pas son béret !

– Où puis-je le trouver ?

– À *L'Espitau*, c'est là qu'il passe ses journées !

– Est-il souffrant ? s'enquit Lo Mèste, soudain inquiet devant la possibilité de voir ses aventures compromises par l'absence d'un écuyer de valeur.

⁵ Labouheyre.

– Seulement lorsqu’il a vidé ses cinq pichets ! Il n’est pas midi, vous pourrez le voir.

Soulagé, le chevalier prit le chemin de l’*Espitau*. Bien que marchant le dos voûté, il dut baisser la tête pour pénétrer dans l’auberge. Une seule petite fenêtre éclairait chichement la salle basse aux poutres noircies par la fumée de la cheminée. Sur un des murs chaulés, il distingua une barrique de celles qu’on nommait bordelaises. Du sol de terre battue, montaient des grains de poussière très fins qui brillaient dans un rayon de lumière. Dans la pénombre, il distingua, attablé au bout de la lourde table de pin, un homme qui lui parut correspondre au portrait sommaire que lui en avait fait le paysan.

– *Adiu, qu’es tu*, Pamparrot ?

Celui-ci redressa la tête et cligna des yeux à plusieurs reprises.

– Pamparrot de Caneilles ! Qui me demande ? grogna-t-il, d’une voix pâteuse.

Il se leva, trébucha contre la table et s’agrippa au visiteur dont il n’atteignait pas l’épaule. Le chevalier fit un pas en arrière, doutant un instant à la vue de ce personnage barbu et ventru, à l’haleine repoussante.

– Permits que je me présente : Mèste Pingailh de Bos !

– De Bos ? Mais il n’y a aucune ferme, aucune métairie de ce nom par ici !

– Ami Pamparrot, tu es dans l’erreur ! Ceci est mon nom : je suis Mèste Pingailh de Bos, Comte de Bouricos.

– Comte de Bouricos ? Je n’ai jamais entendu parler de ça !

Le chevalier se redressa autant qu’il put, le menton haut : il n’entendait pas que l’on méconnût la longue et valeureuse lignée dont il était issu.

– Sache que mes ancêtres les plus lointains étaient déjà comtes de Bouricos. Ils habitaient le château à motte du Tuc des Sarrasins.

– *Lo Tuc deus Sarrasins mes i a pas sonque gavarra e sègas !* (Le tuc des Sarrasins, mais il n’y a que des ajoncs et des ronces !)

– Je te parle là d’un temps révolu ! Plus de deux siècles se sont écoulés depuis !

– Mais mon père m’a souvent dit que le Tuc des Sarrasins était juste bon pour les sangliers!

– En ce temps-là, mon arrière-arrière grand-père, Enguerrand Pingailh de Bos, avait fait dresser ce château avec basse-cour, douves et double palissade de pieux! insista le chevalier, dépité devant l’incrédulité du muletier.

Pamparrot ouvrait de grands yeux. Une basse-cour, des palissades, il pouvait comprendre, mais des douves!

– N’empêche, Mèste Pingailh, *lo Tuc deus Sarrasins qu’es perdu!* (le Tuc des sarrasins est perdu!)

– Ami, j’ai une proposition à te faire: serais-tu disposé à m’accompagner dans mes voyages?

– Et qu’est-ce que je gagnerai? objecta-t-il, l’œil soudainement brillant.

– Je te donnerai deux sols par jour et tu auras table ouverte à *L’Espitau*.

– Table ouverte?

– Tu pourras manger et boire tout ton soûl à mes frais.

Un large sourire s’afficha sur la face ronde de Pamparrot qui s’empressa de demander:

– Même les jours où je resterai ici?

– Bien sûr! Aurais-tu quelque monture à me vendre?

– Mèste Pingailh, j’ai là une belle bête à laquelle je tiens beaucoup, la meilleure de mon attelage!

Ils se dirigèrent vers le pin franc et Pamparrot présenta Carcan. Le chevalier sembla douter.

– N’aurait-elle point perdu son poil?

– C’est le poil d’hiver qui tombe, mon bon Mèste. Bientôt, elle aura pelage lisse et doux comme la peau de Bertille!

Non loin de là, se tenait Anselin, maquignon de son état. C’était un bel homme, plutôt grand qui ne laissait pas indifférentes les servantes des auberges, ni les bourgeoises de Bordeaux. Bien qu’ayant à peine dépassé la quarantaine, il avait les cheveux blancs. Il assurait en riant qu’il était né comme ça et qu’ainsi, il ne paraissait pas vieillir. Tout en sellant son cheval, il ne perdait pas une miette de l’échange qui lui parvenait.

– Mais il lui manque des dents et celles qui demeurent sont toutes jaunes! remarqua Lo Mèste, déçu.

– C’est comme l’enfant, après les dents de lait, elle aura belle denture!

– Au moins marche-t-elle?

Pamparrot prit la bride et fit faire quelques pas à l’animal.

– Ce roussin boîte vilainement!

– Elle aura buté sur une pierre, ce matin. Les chemins où je passe avec mon *bròs** ne sont que trous et blocs d’alios! s’empressa-t-il de le rassurer.

– Combien demandes-tu pour cette monture?

– Une livre, mon bon Mèste. C’est qu’il m’en coûte de m’en séparer! tenta-t-il d’un ton geignard.

Anselin qui passait sa vie à vendre les pires carnes avec un bénéfice substantiel, avait vu la mule en arrivant et d’un coup d’œil rapide avait jugé son état et donc estimé sa valeur à quelques piécettes. Ebahi par l’aplomb et l’assurance de Pamparrot, il en oubliait de fixer les fontes à sa selle.

– Je t’en donne cent deniers.

Le calcul fut rapide. La mule ne pourrait bientôt plus tirer le *bròs* et la perspective des bénéfices de son futur emploi emportèrent la décision.

– Elle est vôtre, mon bon Mèste.

– En tant qu’écuyer, il te reviendra de la nourrir au cours de nos voyages!

– *Cuyer? Çò qu’ès aquò?* (Cuyer? Qu’est-ce que c’est?)

– Brave Pamparrot, tu entres au service du comte de Bouricos! Tu devras me suivre, fourbir mes armes, entretenir la monture et porter témoignage des exploits que je réaliserai.

– Pourquoi donc voulez-vous partir sur les chemins, vous qui avez bourse pleine et chaude maison?

– Ami Pamparrot, je sais de mes ancêtres qu’un chevalier doit lutter contre le mal et protéger le faible pour gagner le cœur de sa dame. Les nombreux livres que j’ai consultés en font foi.

– Une dame? Quelle dame?

– La dame de mes pensées a nom Léoncia de Pichelèbe.

– La Léoncia, une dame? Mais elle a plus de moustache que moi et un cul d’une mesure! s’esclaffa l’écuyer.

Le regard de Mèste Pingaigh se fit sévère.

– Pauvre Pamparrot! Pourquoi t’arrêtes-tu à l’aspect des choses? Bertrand du Guesclin lui-même, que l’on disait vilain comme un pou, n’a-t-il pas épousé la très belle Tiphaine de Ragueneil, fille de Robin III de Ragueneil? Elle ne voyait en lui que vaillance, courage et fidélité à son suzerain.

Pamparrot écoutait, l’œil rond, la lippe pendante. Le chevalier, devant le peu d’effet de sa démonstration, changea de discours.

– Vois ma vieille bourse de cuir tout pelé – et il la fit sonner –, ne contient-elle pas ce que tout homme recherche? Dame Léoncia est honnête et a grand cœur: c’est ce qu’il faut retenir!

– À voir les choses ainsi, vous avez fichtrement raison, mon bon Mèste, répondit l’écuyer, que l’exemple sonnante et trébuchant avait subitement convaincu.

Anseline qui pourtant fréquentait des hâbleurs, des *mensongères**, des esbrouffeurs, des *blagassaires** et des discoureurs, avait été ébahi par le bagoût de Pamparrot qui, sous ses dehors frustes, avait fait preuve d’une habileté digne d’un maquignon aguerri. Il enfourcha sa monture, pensant qu’avec un tel chevalier, la charge d’écuyer durerait moins que la foire de Bazas, mais qu’un homme comme ce Pamparrot pourrait lui être fort utile.



CHAPITRE II

Où l'on fait connaissance de Bertille

Il était midi passé lorsqu'un petit groupe de pèlerins fourbus, harassés par des mois de marche, se présenta à L'*Espitau*. Un homme, une femme et une jeune fille pénétrèrent dans la petite pièce.

– *Adishatz, brave monde* (Bonjour, braves gens), dit Emma avec un grand sourire!

– Bonjour Madame, répondit Hugon. Nous venons d'Angers et nous allons à Saint-Jacques de Compostelle, mais Bertille, notre petite, est malade.

Devant la moue d'*incompréhension*⁶ de l'hôtesse, il souleva quelque peu la robe de la jeune fille, dévoilant les pieds et les jambes violacés couverts de croûtes et d'abcès purulents. Bertille, les lèvres serrées, essayait de cacher sa douleur. Emma – petit bout de femme aux yeux rieurs, qui ne quittait jamais sa coiffe blanche ourlée de dentelle et son *devantau** rayé –, se pencha, et regarda attentivement les plaies.

– *N'es pas beroi ! Que cau anar a la hont !* (Ce n'est pas beau ! il faut aller à la fontaine !), soupira-t-elle.

Devant le regard inquiet des parents, elle la prit par la main, l'entraîna vers la fontaine et lui fit signe d'y tremper ses jambes. La fraîcheur de la source apporta un soulagement immédiat qui lui arracha un léger sourire. Emma passa sa main dans les cheveux blonds. Par gestes, elle fit comprendre aux parents qu'il faudrait continuer le traitement pendant plusieurs jours. Hugon et Bathilde se consultèrent du regard puis ils allèrent s'isoler sous le pin franc. Le père entourait de son bras les épaules de sa femme dont les yeux s'étaient remplis de larmes.

Par gestes, il tenta d'expliquer à Emma leur décision de poursuivre leur voyage et d'aller prier le saint en terre ibérique.

⁶ Les pèlerins viennent du Nord et parlent le français (langue d'Oïl) ; à Bouricos, on parle la langue d'Oc.

Il lui proposa deux pièces d'argent pour payer le séjour de la petite. Emma hésita: elle n'avait jamais eu quelqu'un à sa charge... Puis elle pensa qu'un peu de compagnie serait agréable, lorsque *L'Espitau* est vide... Cette jeune jolie jeune fille avait l'air gentille et surtout, elle avait besoin de ses soins!

Batilde serra sa fille dans ses bras, lui expliqua que la dame s'occuperait bien d'elle, que lorsqu'ils reviendraient, dans six mois environ, elle serait guérie et qu'ils rentreraient ensemble sur les bords de la Loire. Elle lui remit son petit collier auquel était accroché un petit crucifix d'argent.

– Nous penserons à toi tous les jours et nous prions pour toi.

Hugon ne put cacher ses larmes. Il étreignit sa fille en lui murmurant:

– Nous t'aimons, Bertille, nous serons bientôt de retour.

Main dans la main, ils s'éloignèrent. Leurs gestes d'au-revoir, au bout du chemin, sous le grand chêne, furent la dernière image que Bertille garda de ses parents. Elle ne comprenait pas qu'ils l'abandonnassent ainsi, mais elle devait respecter leur décision!

Le chagrin des premiers temps laissa peu à peu la place à une grande tristesse. Tous les jours, Emma l'emmenait tremper ses jambes dans la fontaine, elle s'efforçait de la rassurer mais les paroles les plus douces ne pouvaient consoler la jeune fille qui ne les comprenait pas. Pour l'occuper, elle lui confia des tâches simples: la jeune fille devait surveiller les poussins et crier « Hali! Hou-ou! Hali Hou-ou!» pour effaroucher le milan lorsqu'il tournoyait au-dessus de la basse-cour. Elle lui apprit aussi à carder et à filer la laine. Pendant ses moments de loisir, elle s'asseyait en face d'elle et lui chantonnait:

*Nineta Ninon,
cunhèra d'olom,
Nineta Ninà,
cunhèra d'ubar
Papai a la vinha,
Mamai a la hont,*

*cuélher un auseron
endeu mainatjo⁷*

Parfois, elle lui prenait la main et énumérait :

*Lo petit ninin
Lou son cosin
Lo trenca lard
Lo leca topin
Lo craca pedolhs⁸*

Invariablement, vers la fin de la journée, le cœur plein de mélancolie, Bertille se tenait devant la porte de *L'Espitau* et scrutait le chemin, caressant le crucifix d'argent. Six mois passèrent puis une année entière sans que les deux silhouettes familières réapparussent. Peu à peu, elle prit goût aux intonations inédites des comptines. Bientôt elle s'enhardit et fredonna :

*Mon petit oiseau a pris sa volée (bis)
A pris sa à la volette (bis)
A pris sa volée.*

*Il s'est appuyé sur un oranger (bis)
Sur un o à la volette (bis)
Sur un oranger.
La branche était sèche, la branche a cassé (bis)
La branche a à la volette (bis)
La branche a cassé.*

⁷ Ninette, Ninon/ Berceau en Orme/
Ninette, Nina/ Berceau en aubier/
Papa est à la vigne/ Maman à la fontaine/
Chercher un oisillon/ Pour l'enfançon...

⁸ Le tout petit/ Son cousin/
le tranche-lard/ le lèche-marmite/
l'écrase-poux.

La branche a cassé, l'oiseau est tombé (bis)
L'oiseau est à la volette (bis)
L'oiseau est tombé...⁹

À son tour, charmée par ces mots nouveaux, Emma reprenait la chansonnette. En s'aidant de gestes, chacune expliquait à l'autre le sens des termes inconnus. Bientôt, elles convinrent d'une règle: le matin, elles utiliseraient le parler de Bertille et, l'après-midi, le patois d'Emma. Quelques semaines leur suffirent pour se comprendre dans les deux langues.

Pour faire oublier sa peine à la jeune fille, Emma l'initiait aux différentes tâches de *L'Espitau*. Elle lui apprit à allumer le four à bois et à cuire les coques et les miches. Elle lui enseigna à reconnaître les plantes du jardinet et à les utiliser pour confectionner les onguents qui soignaient les maux des voyageurs. Bertille était devenue une jeune femme dont la chevelure blonde attirait le regard, dans ce pays de tignasses brunes. Elle cessa peu à peu de regarder le chemin, ayant admis la triste mais inéluctable réalité qui s'imposait à elle. À présent, c'était elle qui accueillait les pèlerins enchantés de trouver en ces lieux reculés quelqu'un qui comprît leur langue et pût converser.

Quelques années passèrent, rythmées par les tâches quotidiennes, les fêtes saisonnières et le passage des pèlerins. Emma vieillissait, son visage était devenu ridé et des cheveux blancs dépassaient de sa coiffe. Elle laissait à Bertille le soin de tenir *L'Espitau* et passait de longs moments assise près de la cheminée ou sous le pin franc lorsque le temps le permettait. Un jour, Bertille la trouva inanimée. Un rayon de soleil qui s'était glissé à travers le feuillage éclairait sa peau de parchemin et ses cheveux blancs comme la neige. Emma s'était endormie pour toujours. En mémoire de sa bienfaitrice, dont elle reprit la coiffe ornée de dentelle et le *devantau* rayé, Bertille s'habilla de noir et tint la promesse qu'elle lui avait faite de rester à *L'Espitau* pour accueillir et soigner les voyageurs.

⁹ «À la volette» est une ritournelle du XVII^e siècle d'origine «francilienne»: clin d'œil à la série *Kaamelott* d'Alexandre Astier, où elle revient souvent.

CHAPITRE III

Où Mèste Pingailh rend une justice peu judicieuse

À présent propriétaire d'une monture et ayant engagé un écuyer de valeur, il sembla à Mèste Pingailh que le moment était venu d'entamer sa nouvelle vie de chevalier errant. Il se présenta donc à *L'Espitau*, où il n'eut aucune peine à retrouver Pamparrot assis à la table de pin, le pichet à demi vidé.

– Ami, annonça-t-il solennel, dès demain, nous irons chercher aventure par le chemin qui te plaira.

– Monterai-je Rossinette, la mule qui me reste? demanda-t-il, inquiet à l'idée de devoir se tenir sur une telle monture.

– Non, l'écuyer chemine au côté de son maître! Nous partirons après *tierce*¹⁰, nous n'avons point de hâte.

Le lendemain, la cloche de la chapelle égrena ses dix coups et ils se retrouvèrent sous le pin franc. Le chevalier eut bien du mal à enfourcher sa monture qui lançait ses pattes en tous sens, le jetant à terre à de multiples reprises. La pauvre mule ayant laissé ses forces en défendant sa dignité outragée, finit par se laisser faire. Couvert de poussière, le corps endolori, il parvint enfin à tenir en selle sous le regard de Pamparrot qui avait du mal à cacher son plaisir. Le chevalier épousseta son surcot, tâchant de retrouver une apparence plus conforme au rang d'un Comte de Bouricos. Ils prirent le chemin de *L'Esquirò*, longue bande sablonneuse qui, serpentant mollement vers la paroisse de Luë, présentait le grand avantage pour le piéton d'éviter les *tucs** et les marais.

Le soleil était haut, les cigales entonnaient leur refrain. L'écuyer – toujours prévoyant –, entama le dialogue avec son *cujon** qu'il avait eu soin de remplir à *L'Espitau*. Ils suivaient le sentier ombragé par les chênes et les noisetiers. À leur approche, les mésanges à tête bleue cessaient leur bavardage pour le reprendre tout aussitôt; un écureuil dérangé remontait prestement dans les branches. Au loin, la huppe bégayait « Pup

¹⁰ Heure de prière: neuf heures pour nous.

pup pup »... Ils passaient non loin d'une *bòrda** lorsque des cris, des plaintes alanguies leur parvinrent. Ils s'arrêtèrent et tendirent l'oreille.

– N'as-tu point ouï ces cris ? Serait-ce une donzelle esforcée ?

– Esforcée, je ne sais, Mèste. Pour ma part, ils me semblent cris de contentement. Ils viennent de la *bòrda** de Gautier qui se trouve sous le grand chêne.

Le chevalier poussa Carcane vers la bâtisse de bois couverte de *brande**. Les lourdes portes étaient grandes ouvertes. Il mit pied à terre. Surpris par les odeurs de fumier et de suint, il ne dépassa pas le seuil et cria :

– Holà, maraud ! Te voilà repris à forfet ! Comment te nomme-t-on, que je sache qui punir ?

– Mèste, je suis Gautier de Leusbroques, laboureur, répondit celui-ci, penaud.

– Je ne doute point que tu laboures mais céans, le fessu à l'air, les braies sur les sabots, violentais-tu cette jouvencelle ?

– Balivernes, Mèste ! Jacquotte m'avait *citê*¹¹ à la *bòrda* pour me montrer une brebis de ma pertenance égorgée par le loup !

– Jacquotte, tu es bergère ?

– Point du tout, je suis la fillote de Martin de Sourey – minauda-t-elle –, et je travaille à la ferme de mon père. Ce Gautier me *randomne*¹² en tous lieux comme l'agneau nouveau-né suit la brebis.

La jeune fille se releva, mit de l'ordre dans ses jupes, détacha quelques brins de paille de sa tignasse brune. Ses lèvres pulpeuses dessinaient une moue désolée qui voulait inspirer la pitié.

– Où est le troupeau ?

– Le berger l'aura mené paître sur la lande, Mèste, répondit évasivement Jacquotte.

– Où est la brebis égorgée par le loup ? demanda le chevalier, soudain intrigué.

– Il n'y en a point, Mèste.

– As-tu vu le loup, Jacquotte ?

¹¹ Néologisme volontaire.

¹² Néologisme volontaire.

– Oh oui, souvent ! Et toujours à ma convenance ! Elle sourit, découvrant quelques chicots et lança une œillade hardie au Mèste.

Le chevalier, tout à sa mission sacrée, n’y prêta pas attention et s’adressa, menaçant, à Gautier :

– Pour cette forfanterie, tu donneras cent deniers à Jacquotte ! Toute offense mérite réparation ! Telle est la sentence d’Eudes Pingailh de Bos, comte de Bouricos. Je passerai m’assurer que dédommagement a été versé ! asséna-t-il en se redressant de toute sa taille.

– Mais elle m’a cité, tenta une nouvelle fois le laboureur !

– Les cris que j’ai ouïs ne sont point menteries ! Rajuste tes braies et disparais ou l’épée d’Enguerrand te tranchera comme poularde bien rôtie !

Gautier se rhabilla du plus vite qu’il put et, tenant ses braies de sa main gauche, il exécuta de la dextre force révérences puis détala et disparut derrière le *barat** du chemin de Leusbroques. Mèste Pingailh tendit cérémonieusement son bras à Jacquotte et ils s’éloignèrent de la *bòrda**.

Elle sourit, lança une dernière œillade au Mèste et s’en fut, sautillant sur la lande.

– Ami Pamparrot, les Pingailh de Bos ont toujours rendu la justice à Bouricos. Moi, Eudes, dernier comte d’une valeureuse lignée, j’ai tranché : le coupable paiera ! se rengorgea le chevalier, ignorant de sa superbe le piéton dubitatif.

L’automne arriva. Mèste Pingailh se chauffait assis devant l’âtre de Gréchoux où les bûches de châtaignier brûlaient en lançant leurs étincelles sonores. Songeur, il contemplait la bâtarde d’Enguerrand accrochée au manteau de la cheminée, juste en dessous de l’écusson arborant les armes des Pingailh. Il se souvint alors de la promesse faite à Jacquotte. Le lendemain, il sella Carcane et se présenta à Sourey où il fut accueilli par la donzelle radieuse.

– Le jour vous soit beau, belle Jacquotte. Le maraud a-t-il payé réparation ?

– Oh oui, Mèste ! Il a payé, répondit-elle d’un ton enjoué.

– A-t-il tenté d’autres manigances ?

– Certes, il a fauté à moult reprises, au moins trois fois par semaine, mais il a toujours réparé selon votre sentence!

– T’a-t-il esforcée?

– Il n’eut point besoin. Gautier est gentil compagnon mais *coquart*¹³. À présent, je n’entends point pourquoi il fuit la queue basse comme chien battu lorsque je parais, ajouta-t-elle d’un ton moqueur.

Mèste Pingailh était très satisfait de la sentence qu’il avait prononcée et qui avait été appliquée à la lettre. Il voulut tout de même s’assurer que le fautif s’était repenti de sa vilénie. Il se dirigea donc vers Leusbrouques. Il regretta l’absence de Pamparrot et dut demander son chemin. Il avisa un gueux portant sur son épaule un lourd fagot de bois.

– Holà mon brave, je vais visiter Gautier, pourrais-tu me guider?

– C’est moi, Mèste!

– Or ça, tu es laboureur, tu as du bien, que fais-tu accouré comme un pauvre hère? demanda-t-il, surpris.

– C’est la faute de Jacquotte.

– Comment donc?

– Cette fille, c’est comme une sangsue de la lagune de Pébousso, elle ne m’a pas lâché. Elle me citait tous les soirs! Elle m’a ensorcelé... Je ne pouvais dire non... Après, elle menaçait d’en appeler à vous si je ne réparais pas sur le champ. Et maintenant que ma bourse est plate comme ma main, elle ne me cite plus! Je n’ai plus de logis et je me loue comme brassier à la ferme de Sourey. Martin est un brave homme, mais Jacquotte est une malefille! Oui, Mèste, une puterelle!

Un instant troublé par le récit de Gautier, il se persuada que sa sentence était juste : chacun avait le pouvoir d’opérer des choix par sa seule volonté. Le laboureur lubrique manquait à l’évidence de détermination et à cela, lui, Mèste Pingailh ne pouvait rien. Il retrouva Pamparrot à l’auberge et lui narra le dénouement de cette première aventure, le priant d’aller en rapporter le contenu à Dame Léoncia. L’écuyer vida consciencieusement le pichet à

¹³ Sot, niais, nigaud.

peine entamé et se dirigea vers Pichelèbe. Il la trouva les pieds nus dans le *cortilh** des cochons, à cheval sur un goret qu'elle frictionnait vigoureusement avec une poignée d'orties.

– *Adiu, Pamparrot!* Le cochon a la fièvre, je vais le guérir avec ces orties!

– *Adiu dauna Léoncia!* (Bonsoir Dame Léoncia)! Mèste Pingailh a rendu justice pour toi!

– Pour moi? Mais je n'ai rien demandé! s'exclama-t-elle, incrédule.

– C'est-à-dire... Euh... Il a rendu justice euh... Pour t'être agréable, parce que tu es sa dame... D'après ce que j'ai compris..., bafouilla l'écuyer.

– Sa dame? Mais ce Mèste Pingailh, c'est à peine si je le connais... Il vit seul, comme un vieux hibou, dans sa maison de Gréchoux. Je ne l'ai aperçu qu'une fois sur le chemin de Ticheneys. Il poursuivait avec son épée le chien de Truquehort en gueulant: «Pour le roi de Cosse!» Je me suis cachée derrière une *tusta de gavarra**, tellement j'avais peur...

– En tout cas, il veut que tu saches qu'il a surpris la Jacquotte et le Gautier en train de forniquer dans la *bòrda** de Leusbroques. La jeune fille criait. Moi, je pense que c'était de plaisir, mais Lo Mèste a cru qu'elle était violée. Il a condamné le jeune homme à lui donner cent deniers. Mais le Gautier y est retourné souvent et il donnait de l'argent chaque fois. Maintenant, il n'a plus rien et la Jacquotte est riche!

– *Aquera p... de Jacquotte!* (Cette p... de Jacquotte!) Je l'entends crier tous les soirs sur la lande, comme la chienne en chaleur qu'elle est! Lo Mèste est bien le seul à ne pas le savoir! Gautier est un nigaud, mais elle, c'est une belle puterelle!

Conforté dans son propre jugement, quelque peu déçu par le manque de clairvoyance du Mèste, il s'en revint à *L'Espitau* où il vida quelques pichets pour oublier. La cloche de la chapelle sonnait l'Angélus du soir lorsque Bertille le traîna dans l'écurie.